

ANTONIA KERR

**DES FLEURS
POUR ZOË**

roman

nrf

GALLIMARD

DES FLEURS POUR ZOË

ANTONIA KERR

DES FLEURS
POUR ZOË

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

À Alain T.

« Vivre est une prière que seul
l'amour d'une femme peut exaucer. »

ROMAIN GARY,
*Au-delà de cette limite
votre ticket n'est plus valable,*
1975.

Prologue

J'arrive à l'âge où l'on commence à penser à écrire ses mémoires, après avoir un temps envisagé la conception d'un arbre généalogique. Heureusement, les papiers de mes ancêtres ayant été brûlés par des moines épiscopaliens à la naissance de mon arrière-grand-père, issu d'un inceste entre cousins, je suis dispensé d'un tel exercice.

J'ai récemment organisé une réunion d'anciens élèves, ce qui figurait également sur ma liste de tâches à accomplir avant mon cancer de la prostate. Je croyais que revoir mes camarades de promotion me ferait le plus grand bien, mais j'aurais dû écouter les conseils de mon ami Barry. Lui qui avait l'expérience de ce genre d'événements m'avait mis en garde sur les nombreux points de ressemblance entre une réunion d'anciens élèves et une assemblée d'anciens combattants. Grâce à la magie d'internet, mon salon s'était rempli de jeunes vieillards, autrefois fringants étudiants, des

verres de bière Regal à la main. Nous portions tous de petits autocollants avec nos noms sur le revers de nos vestes. C'est ainsi que j'ai retrouvé Ingrid F., petite amie de mes dix-sept ans. Cette splendeur suédoise était maintenant cachée sous des manteaux de rides, si bien qu'il me fallut quelques minutes pour accepter son nouveau visage et laisser passer la tristesse morne qui était en train de m'envahir. C'était le début de la fin, ne pouvais-je m'empêcher de penser. Bref, l'enthousiasme que me procuraient ces retrouvailles est rapidement retombé. Tout compte fait, j'aurais préféré garder le souvenir patiné d'Ingrid, celui de sa blondeur scandinave dégoulinant le long de ses omoplates.

Après cette expérience décevante, j'avais décidé de jeter ma liste à la poubelle et d'arrêter les objectifs. Mais ça n'a servi à rien. La vie nous rattrape malgré tout, voilà ce que j'ai appris.

Zoë, en tout cas, ne figurait pas sur ma liste. Elle est endormie à l'arrière au moment où j'écris ces lignes. Le chat dort aussi, niché au creux de ses seins. Ce foutu matou prend mille fois plus de place que moi dans son cœur, même si elle prétend le contraire. Je suis obligé de m'appuyer sur le volant de la voiture, sans quoi mon témoignage se perdra dans le fouillis de mes pattes de mouche. Or, je veux qu'il traverse les siècles : peut-être un illuminé aura-t-il alors l'idée de

créer à partir de mes écrits une religion qui fera de Zoë la nouvelle Marie pleine de grâce de l'an 2200. J'aurais aimé fonder cette croyance moi-même, mais je me rapproche un peu plus de la chrétienté chaque fois que je la regarde dormir. Je me considère comme son premier disciple, puisque je ne crois en rien sauf en elle — Zoë me rapproche de Dieu pour mieux m'en éloigner.

Nous sommes dans le Nevada je crois, on voit des montagnes rousses et des cactus isolés, mais elle saurait mieux le dire que moi — je n'ai aucun sens de l'orientation et ma mémoire commence à me faire défaut. Il m'arrive par exemple de quitter un État et d'oublier, une heure seulement après avoir passé le panneau d'adieu, de quel État il s'agissait. Pire, j'ignore parfois où je me trouve, comme c'est le cas en ce moment. Mon père dirait certainement que c'est parce que j'ai trop longtemps habité à New York et que la vie citadine a déteint sur moi. Il n'aurait peut-être pas tort, même si l'âge fait désormais partie des critères à prendre en compte. Je me déplace à l'instinct, ce qui me vaut parfois quelques ennuis. C'est donc Zoë qui s'occupe du trajet et moi de conduire, si peu naturelle que soit une telle configuration. Nous allons au Canada ensemble, mais auparavant nous effectuons un petit tour du pays ; c'est l'occasion pour elle d'apprendre des choses sur la faune et la flore nationales,

même si Zoë est une enfant instruite qui ne se contente pas des documentaires de MTV. Elle sait déjà énormément de choses sur les États-Unis et le reste du monde, elle s'intéresse à la biographie des écrivains européens, elle a enregistré quantité de citations dans sa mémoire toujours bouillonnante, et quand elle ne me casse pas les pieds elle passe son temps à me lire à haute voix des poèmes d'auteurs plus ou moins connus — de Cuba et des Bahamas, les deux terres dont elle est originaire. Mais elle a peu voyagé et ce bout de chemin avec moi, je l'espère, la marquera au-delà de ma mort — je déteste penser à ce genre de détails. Elle me pose de nombreuses questions sur mon passé mais éprouve je crois un certain dédain à l'égard de mon histoire, attitude propre à la jeunesse vis-à-vis de ce qui lui paraît lointain, comme la guerre ou la chute du mur de Berlin.

I

J'avais été heureux dans notre promesse d'amour éternel. Les premières années avec Evelyn avaient été fabuleuses, puis je m'étais épanoui dans ce que le couple entretient comme illusions d'éternité. À présent je n'avais plus envie de rester à New York ; la ville que j'avais tant aimée avait réussi à me dégoûter. Evelyn m'avait largué douze mois plus tôt pour Bob Sherman, l'avocat, et la perspective de cet anniversaire me déprimait plus encore que la vision de mouettes mazoutées sur Discovery Channel.

Beaucoup de mes collègues du Nasdaq avaient subitement déguerpi vers les terres retirées du Midwest et du Nord, trouvant une sérénité nouvelle au milieu des cerfs et des taureaux Angus. Était-ce la ville qui les faisait fuir, ou bien l'atmosphère moribonde qui s'était emparée du lieu depuis les Avions ? Car un an après le 11 septembre la cité respirait encore le mercure et la poussière, et les rues étaient peuplées d'hommes et de

femmes aux yeux touchés de lassitude. J'étais moi-même fatigué par un nombre peu commun de déceptions et songeais à présent à les rejoindre dans le fin fond de leur campagne. La mort n'était plus très loin. J'aspirais seulement à une retraite lointaine et paisible pour m'y préparer au mieux, tel un athlète s'échauffant avant le saut à la perche. Dans le pire des scénarios, il me restait vingt ans à vivre, et il était hors de question que je les passe ici, où j'étais de toute manière un misfit. New York est une ville d'opinions, de causes, de morale, et je n'avais rien de tout cela. J'avais des maîtresses de tous âges et des bonus boursiers que les bouteilles de Jim Beam et les réparations de ma Cadillac Eldorado engloutissaient. Je dépensais beaucoup. J'accompagnais mes maîtresses à l'Opéra et dans les cinémas intellectuels de Columbus Circle. Je n'ai pas pour habitude de m'attacher à mes amantes, mais l'une d'elles persistait à me hanter depuis quelque temps : Lena, une juriste de trente-quatre ans, bilingue anglais-bulgare et diplômée de Harvard en histoire de l'art. Ces choses-là ne s'expliquent pas, il existe simplement un moment où une femme se détache du lot par sa grâce, son intelligence ou une nature rare. Lena était la seule à ne pas m'avoir demandé les clés de mon appartement, et je sentais venir cette vague d'enthousiasme pour l'inatteignable qui m'a si souvent paralysé dans ma jeunesse amoureuse. C'est après Lena que j'ai

décidé de partir pour de bon : j'allais non seulement quitter la ville, mais aussi quitter le pays, que la présence de Bush à la Maison-Blanche rendait doucement insupportable. À cinquante-neuf ans, il me restait peu de terres à fouler, surtout dans l'hémisphère Sud, à cause d'Evelyn, qui ne jurait que par le soleil et le farniente — j'ai toujours cédé à ses lubies. Mais le Canada me semblait un mystère à éclaircir, Evelyn l'ayant boycotté de notre temps sous le prétexte fumeux qu'« ils » nous détestent, là-bas. J'avais beau lui dire qu'« ils » n'étaient pas tous comme ça, il n'y avait rien à faire. Je n'étais jamais parvenu à explorer avec elle les fameux grands espaces, ces forêts d'arbres qui, dit-on, s'embrasent de manière somptueuse à l'automne, et la curiosité du voyageur commençait à me titiller.

Mais quitter la ville me terrifiait, ou plutôt la perspective de l'annonce de mon départ à Condoleezza, mon assistante. Je lui avais menti pour Evelyn, et elle croyait ma femme partie en mission humanitaire en Ouganda. Un lundi matin, je me décidai finalement à tout lui avouer — le lundi était son jour de bonne humeur. J'attendais qu'elle manifeste sa présence lorsque, fidèle à ses habitudes, elle fit claquer la porte contre le mur et me tendit mon déca à l'aspartame. Je le goûtai, vérifiai l'absence de caramel, car elle en ajoutait parfois une couche sans me prévenir. « Si j'avais

envie de grossir je prendrais du vrai sucre », lui disais-je. Et Condoleezza se défendait en rétorquant que j'étais « maigre comme un chat sauvage », encore une expression de son cru.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-elle, une ride d'inquiétude se creusant sur son front. Vous avez l'air tout essoré.

— Chiffonné, corrigeai-je.

— Qu'est-ce qui vous tracasse comme ça ? Ne me dites pas que c'est rien, je vous connais comme si je vous avais fait ! Je sais quand quelque chose chagrine le cœur de mon doux Richard ! »

Elle m'attrapa la joue et se mit à secouer le bout de peau molle qu'elle pinçait entre ses doigts. Doux Richard, voilà comment elle m'appelait, moi, son patron, sa hiérarchie. Où était passé le respect d'antan ? Les « Monsieur, comment trouvez-vous votre café ? », « Monsieur, voulez-vous connaître la météo du jour ? ». Depuis que nous avons cessé de batifoler, une tendresse nouvelle s'était emparée d'elle, une douceur maternelle qui avait radicalement coupé le désir que j'avais pu éprouver à son égard. Condoleezza était la femme la plus impressionnante que j'ai jamais culbutée — un mètre soixante-dix pour cent vingt-quatre kilos, des mains comme des palourdes et toujours aux poignets une quantité impressionnante de faux diamants et de joncs en plastique. Un dérapage d'une nuit dans la

piscine de mon appartement avait ouvert la voie à quelques entrevues sensuelles, mais nos différences étaient si majeures que nous avons rapidement retrouvé la relation asexuée de nos débuts.

« J'ai pris ma retraite. Je pars vivre au Canada. Ah, et Evelyn n'est pas en Ouganda, nous sommes séparés », annoncai-je avec une gravité théâtrale. L'effet fut immédiat. Condoleezza resta un moment plantée là, stoïque, avant que ses pas ne dessinent des cercles concentriques sur la moquette. « Non, non, elle disait, sa tête dodelinant comme celle d'un pigeon. Pas maintenant ! Vous êtes trop talentueux pour la retraite ! La retraite, c'est pour les perdants, c'est pour les lâches, c'est pas pour les gens comme vous ! » Elle s'assit sur l'ottoman du fauteuil Eames, les yeux exorbités. « Mon Dieu, mon Dieu, doux Jésus, aidez-moi !

— Je suis désolé, lui dis-je, mais je crois qu'il ne pourra remédier à la situation. »

Elle reposait à même le sol à présent, les bras croisés sur la poitrine, et ne se releva qu'après avoir repassé de la main sa robe à fleurs. « Bien. Faites comme vous le sentez », lança-t-elle avant de quitter la pièce. Lorsque j'allai la retrouver, elle aspirait le canapé du salon d'une main et buvait du scotch au goulot de l'autre. Je retirai ma chemise et m'installai sur la banquette. Une marque ronde et blanche apparut sur mon torse

lorsqu'elle m'aspira par accident, m'arrachant quelques poils au passage.

« Désolée, dit-elle.

— Vous n'avez plus besoin de me dépoussiérer, Condoleezza. »

Elle coupa l'aspirateur.

« Les acariens... Ça vous bouffe, ces bestioles-là. Vous saviez qu'ils mangeaient vos peaux mortes ? De vrais cannibales.

— Les cannibales mangent leur propre espèce.

— Peu importe. Je ne veux pas que l'on vous mange. »

Je me retirai dans mon bureau pour rédiger l'annonce que j'allais envoyer au *New York Times* : « Homme blanc cherche compagnon de route pour voyage au Canada », mais après relecture, elle me sembla trop ambiguë. Craignant de finir dans les pages gays, je la renommai « Beatnik pour covoiturage », sans que l'annonce ait perdu de son pathétique. Quelques années plus tôt, je me serais certainement résolu à prendre l'avion, mais ma phobie des appareils volants n'avait fait que grandir avec l'âge et la recrudescence des actes terroristes, et aucune flasque de whisky n'était parvenue à apaiser mes nerfs au cours de mes derniers voyages d'affaires vers l'Europe et le Japon. Dans la mesure où je n'entretiens avec les inconnus que des rapports cordiaux, l'idée de partager

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 1^{er} juin 2010.
Dépôt légal : juin 2010.
Numéro d'imprimeur : 76563.*

ISBN 978-2-07-013031-3/Imprimé en France.

176903



Des fleurs pour Zoë

Antonia Kerr

Cette édition électronique du livre *Des fleurs pour Zoë*
d' *Antonia Kerr*
a été réalisée le 05/07/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 1^{er} juin 2010 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 9782070130313)
Code Sodis : N44835 - ISBN : 9782072414060
Numéro d'édition : 176903